

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

BAVARDONS UN PEU

Il y a une dizaine d'années je me trouvais en vacances à Biarritz. Nous avions loué notre chambre chez des personnes amies dans un quartier assez éloigné de la plage principale et qui diffère complètement de celui des grands hôtels et casinos. Un jour, un cirque ambulant vint s'installer dans un coin de notre rue. Il ne s'agissait pas, bien entendu, d'un de ces cirques géants dont la venue est annoncée plusieurs jours à l'avance par d'immenses affiches. Celui-ci nous arriva sans crier gare et n'eut besoin que de très peu de temps pour monter les trois ou quatre rangées de gradins et commencer le défilé d'usage pour annoncer l'unique séance du soir (le lendemain il donnait la représentation dans un autre quartier). La troupe se composait de trois ou quatre personnes flanquées d'un chien et d'une chèvre. C'était la première fois que je voyais un cirque de ce genre et je me demandais quel spectacle il pouvait monter avec des moyens aussi restreints. Pendant tous les préparatifs, je pus observer les artistes à ma guise. Tous les membres de cette famille me faisaient pitié. Leurs figures pâles et fatiguées, leurs vêtements usés montraient que la vie n'était pas facile pour eux. Le spectacle malgré tout fut divertissant et tous ces nomades firent leur possible pour amuser l'assistance, composée de grands et petits, en présentant toutes sortes de numéros d'acrobaties, clowns, équilibristes, danseurs de cordes, animaux savants, etc., à l'image d'un vrai cirque.

Le public s'amusait et je crois que les éclats de rire faisaient plus de plaisir à la troupe que la recette elle-même. Et pourtant, ça sentait la misère partout : la silhouette maigre d'une fillette de 7 à 8 ans avec sa petite robe en paillettes bien défraîchie sur tricot blanc que venaient compléter des souliers noirs montants, reste gravée dans ma mémoire comme le symbole du petit cirque ambulant.

Les années ont passé. Je me trouvais à Greifswald pour les « grandes vacances », comme dit l'autre, et un dimanche, j'ai assisté à un spectacle du G. P. T. (Gay passe-temps, pour les non-initiés). Les prisonniers jouaient pour les prisonniers et se démenaient pour les distraire ; ils y arrivaient. Pourquoi le souvenir du cirque ambulant est-il revenu à mon esprit ? Nos camarades, avec des moyens, de fortune, essayaient de donner l'illusion d'un vrai théâtre. Ça sentait la misère comme dans le cirque ambulant et comme là-bas, avec des moyens réduits et beaucoup de bonne volonté, on tentait d'amuser le public.

Ce public avait besoin d'oublier, ne fût-ce qu'un instant, le présent, la vie forcée loin de la patrie, le sort de prisonnier qu'il devait subir pendant un temps indéterminé. La troupe composée presque uniquement d'amateurs réussissait ce tour de force et les visages détendus des spectateurs et leurs rires étaient pour elle la meilleure récompense.

J'ai eu la chance d'être bientôt admis dans l'équipe du théâtre et j'ai pu constater ce qu'on peut faire quand on s'entend bien en poursuivant le même but. Chacun donnait le maximum et en quelques mois j'ai vu notre théâtre, par l'effort commun, se moderniser. Nous avons eu parmi nous des spécialistes de toutes sortes qui, se faisant aider par les non-spécialistes, arrivaient à le

doter d'une scène avec éclairage à résistance, de meubles faits avec des caisses ou dessinés sur papier, de robes de bal en papier de soie de couleur, de perruques en ficelle, de chapeaux et accessoires en carton et papier provenant de nos colis, de costumes civils confectionnés à l'atelier des tailleurs à la barbe des Fritz. Il y aurait un livre à écrire sur la naissance et la vie de ce théâtre et je regrette que nous ayons perdu de vue notre ami Giraud, animateur dans ses débuts, et je crois même son principal fondateur. Giraud pourrait faire revivre les moments héroïques et intéresser non seulement ceux du camp mais aussi les autres. Et puis, combien de collaborateurs ne trouverait-il pas pour l'aider dans sa tâche en Papon, Buissonnière, Brunet, Penel et tant d'autres amis français et belges ?

Boris MICHAUD.

A propos des livres sur la captivité

J'ai pris contact avec les critiques formulées par mes camarades MICHAUD et VALRIVIERE à propos des livres traitant de la captivité. Je conçois leur émoi devant l'exposé des vilenies, des heurts dus à la promiscuité mais que la souffrance excuse ; le rappel de ces bassesses dans une littérature évoquant notre vie « d'ensevelis vivants » ne peut que porter préjudice à notre « esprit prisonnier ». Exploiter cette souffrance en mettant en exergue ce qui en a découlé est une chose délicate et je ne veux, à ce sujet, émettre un jugement sectaire. Chacun voit la captivité sous un angle particulier, l'ayant subie dans une ambiance déterminée : au camp, plutôt en circuit fermé, ou au kommando où la vie était un peu plus familiale. La conception de la vie de captivité est, à mon sens, influencée par beaucoup de facteurs : caractère, milieu social et ambiance. Les réactions sont diverses. Pour certains, c'est la stagnation, l'aviilissement, le nihilisme ; pour d'autres, c'est l'esprit d'évolution, d'initiative, le désir de s'enrichir spirituellement (lectures, études) ou corporellement (sports, travaux divers).

L'ambiance influence beaucoup et les caractères réagissent différemment : fatalisme, résignation, rancœur, insouciance, entraînement, dynamisme ou gaieté.

Dans toute cette littérature, je désirerais voir le personnage du livre pris dans l'ambiance de quiétude de la « drôle de guerre » et transplanté sous un autre ciel et sous une surveillance hostile. J'aimerais que l'on insiste sur le dépaysement, sur la perte de la personnalité, sur la transformation d'un homme en matricule. Et par-dessus tout cela, je voudrais voir planer l'ennui, la détresse morale, le découragement, le sentiment de solitude sous l'implacable regard du mirador. Ne pas omettre les « bouthéons », c'est l'espoir. Tout cela serait l'image de la captivité.

(Lire la suite en page 2.)

L'Amicale n'oublie pas...

Les anciens du II C n'ont pas oublié qu'en quittant l'Allemagne, en mai 1945, ils laissaient derrière eux dans les cimetières de Stettin, de Greifswald et de beaucoup d'autres localités, plusieurs centaines de leurs camarades qui n'avaient pu supporter les rigueurs de la captivité ou qui avaient été tués d'une façon ou d'une autre. Alors, dans l'allégresse de la libération, dans la hâte et la joie de revoir les leurs, peut-être se montrèrent-ils un peu égoïstes, peut-être ne pensèrent-ils pas suffisamment à ceux qui ne reverraient jamais plus leurs parents et leur patrie, peut-être aucune émotion ne les étreignit à l'idée que des camarades, des amis même, allaient reposer dans cette terre étrangère sur laquelle ils avaient tant souffert.

Mais si nos morts ont été délaissés, ils ne l'ont pas été longtemps. L'Amicale s'est assigné une tâche sacrée : celle de tout faire pour qu'ils ne restent pas là-bas ; elle veut qu'ils dorment leur dernier sommeil au milieu des leurs afin que leur mémoire puisse être honorée et qu'on ait la possibilité d'aller se recueillir sur leurs tombes.

Dans ce but, nous nous sommes mis en rapports avec la mission de recherche des corps en Allemagne à qui nous avons confié tous les documents en notre possession relatifs à l'emplacement des tombes. Nous avons eu la chance d'avoir dans cette mission un représentant, dévoué, notre ami COSTEDOAT Roger qui a tout fait pour hâter les opérations. Il nous a déjà communiqué une liste d'une vingtaine de noms de camarades dont le corps a été transféré au cimetière français de Berlin, à Frohnau. Il nous a assuré que dès maintenant ceux-là pouvaient être rapatriés : il suffit que les parents en aient manifesté le désir en écrivant au ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre. Actuellement, d'après le Bureau des sépultures, 83, avenue Foch, que nous avons consulté, il n'y a plus aucune démarche à faire si, du moins, la demande a été suivie d'un accusé de réception ; lorsque les corps auront été apportés au dépositaire de Strasbourg, les familles en seront averties et elles pourront en prendre possession.

Ne voulant pas laisser les malheureux parents dans l'incertitude, nous avons nous-mêmes donné à chacun d'eux les résultats déjà obtenus ; nous espérons, de ce fait, que l'espoir renaîtra chez ceux qui trouvaient le temps long et qui nous écrivaient pour nous demander où on en était.

Nous sommes heureux de pouvoir ainsi rendre un ultime hommage à la mémoire de nos chers morts et un petit service à leurs parents qui auront bientôt, nous en sommes certains, la consolation de les savoir tout près d'eux.

Dès que nous aurons d'autres renseignements concernant ceux dont on n'a pas encore pu s'occuper, nous nous ferons un devoir de les communiquer.

Le bureau de l'Amicale du II C remercie chaleureusement Roger COSTEDOAT pour les efforts qu'il a fournis et pour l'initiative qu'il a prise. Il est certain qu'il ne s'arrêtera pas dans la voie qu'il s'est tracée et qu'il fera tout son possible pour que les corps de ses malheureux camarades soient dans le plus bref délai rendus à leurs familles.

R. GAUBERT.

ON OUBLIE VITE!

Nous sommes à trois ans à peine de la Libération et du retour de la majeure partie des prisonniers. Déjà s'estompe, dans l'esprit des anciens captifs, le souvenir de la captivité. C'est, semble-t-il, quelque chose de lointain et rarement, maintenant, on y repense. Quant à ceux qui sont restés en France, ils considèrent que les prisonniers sont des gens fatigués avec leurs histoires d'Allemagne. On en a trop parlé, c'est du passé. « Un peu de nouveau », disent-ils en eux-mêmes. Certains même se laissent aller à dire : « Que veulent-ils ces « rabâcheurs », ils sont revenus, ils ont retrouvé leur travail, leur famille ? Que leur faut-il de plus ? »

Dans la foule, on ne les reconnaît plus, si ce n'est par le petit insigne. Beaucoup, d'ailleurs, ne le portent pas. Pendant leur absence on a quelquefois pensé à eux, à leur vie, aux souffrances morales et physiques qu'ils devaient endurer. Les années succédaient aux années, leurs parents, leur femme et leurs enfants vivaient dans l'anxiété du retour. Ceux qui n'ont pas eu un des leurs « prisonnier » n'ont pas connu l'épreuve de la longue séparation, l'attente des lettres et l'espoir toujours repoussé du retour. Un noble sentiment de fraternité s'est manifesté chez tous les Français et sous toutes les formes : organisation de fêtes au profit des prisonniers, envois de colis, etc. « Quelle fête leur fera-t-on, quand ils rentreront ! » disaient certains. Et de fait, les prisonniers sont revenus et il faut être juste, l'élan général a été magnifique. J'ai été témoin d'arrivées de trains de prisonniers et vraiment l'accueil était enthousiaste. Le temps efface tout et les visages des absents sont redevenus familiers. On oublie vite ! Après une épreuve semblable, n'aurait-on pas dû voir une réconciliation générale, une meilleure compréhension de la vie, un oubli général des querelles partisanes ? Aux heures difficiles ne sent-on pas une union des cœurs ? Mais dès qu'un peu de bien-être survient, l'égoïsme reprend ses droits. Il nous a été donné de le constater dans les stalags et les kommandos.

Les prisonniers n'attendent pas d'admiration, car ce ne sont pas des héros. Ils voudraient seulement qu'on fasse preuve d'un peu plus de courtoisie et que l'on ne les considère pas comme des gens ennuyeux. De nombreuses misères sont nées de cette longue captivité. Des veuves, des orphelins, des malades restent à soulager. Des joyers ont été détruits, des situations brisées, etc. Il serait bon qu'on aide les prisonniers tant dans le domaine social que moral. Le gouvernement ne devrait-il pas montrer l'exemple ?

Un camarade belge m'écrivait que chaque prisonnier allait recevoir 5.000 francs par année de captivité. Nous en sommes loin en France. Il me souvient d'avoir payé, en qualité de fonctionnaire, des sommes variant entre 7.000 et 10.000 francs aux camarades rentrant, en guise de solde militaire pour cinq années.

Les marks déposés n'ont pas été remboursés. On leur a refusé longtemps la carte du combattant et l'hostilité venait des anciens combattants de l'autre guerre. Au cours d'un meeting d'anciens combattants, je fus contraint de prendre la parole contre un orateur violent. Ce dernier ne voulait pas qu'on accordât la qualité de combattant aux prisonniers qui, d'après lui, se sont livrés sans résistance. Le pouvaient-ils dans certains cas ? Je lui fis remarquer que les prisonniers furent des combattants passifs qui résistèrent dans bien des cas à leurs geôliers. Bon nombre d'entre eux essayèrent les bombardements et se montrèrent dignes du titre de combattants. Il importe donc qu'on leur reconnaisse un juste droit.

On oublie vite ! Nous mêmes, les prisonniers ! Les amicales et associations de prisonniers connurent l'élan du retour. Il semblait que la belle devise des anciens de 1914-1918, un peu modifiée : « Unis comme au camp », ne serait pas un vain mot. Hélas ! les réunions ne sont plus fréquentées aujourd'hui que par les assidus. Il y a un désintéressement général, un oubli du passé, bien regrettable d'ailleurs. Les dures années que nous avons vécu en frères de misère n'auraient-elles pas dû donner le jour à une réconciliation générale. A l'heure présente où des difficultés de tous ordres assombrissent l'horizon, il aurait été désirable de voir les prisonniers unis dans des associations vivantes et fortes, pour aider ceux que le sort a déshérités — et aussi œuvrer au relèvement de notre France. On parle beaucoup de marché noir, je sais que dans nos camps cette gangrène a fait des ravages, mais il faut bien reconnaître que la plupart des P. G. n'ont pas trafiqué et s'élèvent contre ceux qui sont la cause de la dévaluation de notre monnaie.

Je souhaiterais voir les prisonniers moins oubliés du passé et rassemblés sous le même drapeau, regardant l'avenir avec confiance.

LECANUET Roger.

UN COMMUNIQUÉ D'AUZIE

Camarades, anciens prisonniers du Stalag IIC qui habitez Toulouse et la région, adhérez à l'Amicale du Stalag IIC dont le siège est au cercle des amicales de camp, café Richelieu, place du Capitole, Toulouse (1^{er} étage) où vous retrouverez des camarades et où vous pourrez lire journaux, revues, jouer aux cartes, etc., consommation non obligatoire. Une permanence assurée à tour de rôle par les Amicales de tous les camps a lieu tous les samedis de 17 à 19 heures et tous les dimanches matin de 10 à 12 heures.

Extrait d'un journal local.

TOULOUSE

L'Union Régionale des Amicales de camps a inauguré son Cercle

Le Cercle de l'Union régionale des amicales de camps a été inauguré hier matin, vers 11 h. 30 dans une des salles du café « Richelieu », en présence de MM. Le Moan, directeur du cabinet du préfet ; Amoureux, adjoint au maire ; Bot, secrétaire général de l'Office des mutilés et combattants, et Joany, directeur départemental des anciens combattants.

Dans une brève allocution, M. Born, président de l'Union régionale des amicales de camp, expliqua le but poursuivi par la création de ce cercle. « C'est, dit-il, pour permettre aux membres de l'association de se retrouver et de resserrer les liens qui les unissent là-bas afin que l'esprit prisonnier demeure. »

Dans cette salle de réunion, mise gracieusement à la disposition de l'Union régionale des amicales de camp par le patron du « Richelieu », les adhérents trouveront non seulement des jeux et des périodiques, mais aussi et surtout la joie de se retrouver unis comme autrefois.

UNE NAISSANCE

Entre Camarades est heureux d'annoncer la naissance, en avril 1948, de son petit cousin le **Bulletin de l'Amicale des ex-P. G. II C**, organe de l'Amicale belge du II C.

Nos vœux de prospérité et de longue vie au nouveau venu, nos félicitations aux parents, nos frères belges.

A nos camarades de Paris

Le 13 mars 1948, comme le journal l'avait annoncé, a été donné au Moulin de la Galette notre bal annuel organisé avec l'ensemble du Kreiss II.

Nous pensions que beaucoup de camarades répondraient présent à notre appel puisque cette fête était organisée au profit de nos œuvres.

Hélas ! et comme de coutume, il nous faut constater la carence d'une grande partie de nos adhérents et particulièrement des Parisiens puisqu'il est bien difficile aux provinciaux de se déplacer pour une soirée ; nous devons déplorer une fois de plus ce manque complet de solidarité et de soutien dont nous avons pourtant tant besoin pour soulager toutes les misères et venir en aide à ceux qui n'ont pas la chance d'avoir une situation. Heureusement que cette fête avait lieu au Moulin de la Galette et que les habitués de cette salle ont compensé dans une large mesure l'absence des anciens P. G. parisiens de notre Amicale et que tout de même ce bal se solda par un léger bénéfice. Mais, amis parisiens, je vous assure que cela ne nous encourage pas, car, que cherchons-nous surtout ? c'est à faire une fête où tous les anciens se retrouveraient et pourraient renouer connaissance ; les quelques copains venus de province et ceux de Paris n'étaient pas peu étonnés de voir un si petit nombre d'anciens Gefangs du II C à ce gala. Oui, décidément, il n'y a rien à faire pour « déchausser » les Parisiens.

R. TARIN.

A propo des livres

sur la captivité

(Suite de la 1^{re} page.)

Aucun auteur n'a encore réussi à me remettre dans cette atmosphère de baraquement où flottent ces émanations *sui generis* faites de la pourriture latente de paillasses humides et de planchers boueux ou poussiéreux, mêlées à la fermentation du contenu des poubelles où prédomine l'odeur de crésyl.

Il est une chose qui m'est pénible, c'est de voir étaler en plein jour les irrégularités relevées là-bas : platitudes et méchancetés où la dignité d'homme et de Français a eu à souffrir. La captivité doit garder ses titres de noblesse : union et entraide. On doit rappeler ce qui nous a unis, oublier ce qui nous a divisés (réclame non payée pour l'Amicale).

J'avoue ne pas avoir lu *Ebadé d'Allemagne*, mais je garde un bon et fidèle souvenir de son auteur de qui j'ai été le confident là-bas ; je demanderai à mes camarades de ne pas le juger trop sévèrement. Entre celui qui définit une situation et celui qui le critique une grande compréhension doit s'imposer car le sujet est délicat.

Jules LAUVAUX.

Lindenberg

Nom qui sonne aussi clair qu'un cri de mandoline !
Un nom de paradis... Des souvenirs d'enfer !
Lindenberg ! Des tilleuls au flanc d'une colline !

Parfums dorés ! Nectar aux insectes offert !...
Arbres auréolés d'une brume d'abeilles...
Lindenberg ! Pays rude où nous avons souffert !

Toutes les visions qu'en moi ce nom réveille
Pèsent au cœur soudain, lourdes comme une croix.
Lindenberg ! Et l'hiver balistique où la mort veille !

Hiver de cauchemar où j'ai cru maintes fois
Ne plus jamais revoir les horizons de France !
Lindenberg ! où j'appris à redouter le froid !

Mal nourris, peu vêtus, nous étions sans défense
Contre le froid féroce accouru de la mer
Et j'ai touché le fond de la désespérance

Sous les cieus inhumains, si glacés et si clairs
Où le cœur angoissé, mourant, se crucifie...
Un vol bleu de corbeaux sur les pentes de l'air,

Et leur cri de malheur qui monte et s'amplifie
Lacère nos cerveaux, nous suit, nous assourdit...
Leurs cadavres parfois, que le gel pétrifie,

Roulent comme cailloux sous nos pieds engourdis
Et nous avons pitié, car nous les sentons frères,
Nous qui vivons comme eux des destins de maudits.

Une baraque en planches où règne un froid sévère
Et dont le vieux fourneau ne nous réchauffe pas...
Des lits superposés, des paillasses grossières,

La vermine, l'eau rare et les maigres repas...
Tous les jours, nous allons tirer des blocs de sable
Dans le chantier distant de quelque mille pas,

En proie au vent du nord dont la rage inlassable
Nous plante dans la chair des lames de métal.
Il traverse d'un bond l'espace infranchissable,

Et dans un cri sauvage il passe, horizontal,
En nous jetant aux yeux des rafales de neige...
Une seule douceur dans cet exil brutal :

Un ami précieux... La misère s'allège
Quand on la porte à deux. Mais il est mort là-bas.
Prisonniers et soldats formèrent son cortège.

Et la captivité pour lui ne finit pas.

Andrée BOURHIS.

Avis aux poètes, chansonniers anciens prisonniers

Les camarades anciens prisonniers qui, en captivité (et non après) auraient écrit des poésies, des poèmes ou composé des chansons sur la vie en captivité, ou les sentiments ressentis devant la captivité, ou vis-à-vis de la famille, de la nature, sont priés de bien vouloir en aviser :

M. Ernest GONTIER (ex-stalag XVIII A),
4, place du Gast, LAVAL (Mayenne).

DANS LE COURRIER

JOUIX François, de Charenton, en nous envoyant une longue liste d'adresses qui, espère-t-il, nous permettront de « toucher de nombreux camarades qui ignorent peut-être encore l'existence de l'Amicale et de notre journal », nous dit :

« Je serais très heureux si, par l'intermédiaire de « Entre Camarades », je pouvais souhaiter un amical bonjour à tous les camarades et particulièrement à mes amis du XIII/149.

Voilà qui est fait, mon cher JOUIX. Et merci des adresses que tu nous envoies et qui, nous l'espérons nous aussi, ne peuvent qu'atteindre leur but.

MAILLARD Charles, de Clamecy, souhaite « prospérité et longue vie à l'Amicale ».

Merci, MAILLARD, puisse ton vœu se réaliser !

Dans une lettre adressée au secrétaire, Bernard SCHLIENGER, de Saint-Laurent-de-Brévedent (Seine-Inférieure), serait heureux que la liste d'adresses qu'il fait parvenir procure « de nouveaux membres à l'Amicale et de nouveaux abonnés à « Entre Camarades », qui devient de plus en plus intéressant ».

Il ajoute : « Cela fait plaisir d'entendre parler de ceux que l'on a connus.

« Il a fallu une année bissextile pour que la journée supplémentaire me donne le temps de dresser cette liste, mais tous les jours je pense à mes anciens compagnons de captivité.

« Puissions-nous rester bien unis !

« A tous ceux que tu revois, je te charge de transmettre mes amitiés. »

Serons-nous obligés d'attendre le 29 février 1952 pour que tu fasses un nouveau travail pour l'Amicale, mon vieux Bernard ? Non, n'est-ce pas ? Pourquoi, par exemple, n'essaierais-tu pas toi-même de rendre « Entre Camarades » encore plus intéressant ? Allons, un petit effort... mais avant quatre ans !

Comme toi nous souhaitons de rester unis le plus longtemps possible ; c'est à cela que nous nous employons, d'ailleurs.

De Henri CABANIE, notre ancien vaguemestre au stalag, nous recevons une lettre dans laquelle il nous dit entre autres :

« Je voudrais bien faire quelques apparitions et participer à nos manifestations. Hélas ! ma drôle de profession qui me fait arpenter les quatre coins de notre belle France m'absorbe énormément. J'en arrive presque à regretter cette tranquillité du Stalag II C au temps où, récupérant les vieilles ficelles pour les camarades, fonction obscure et fastidieuse, je méditais sur les projets d'organisation pour le relèvement de notre pays.

Cette méditation porte actuellement ses effets dans des occupations industrielles variées... »

Allons, allons, CABANIE, tu exagères ! Regretter le camp ?... même si l'on était pourvu d'un emploi aussi « intéressant » que le tien... Ta profession l'absorbe, dis-tu ? Tu recueilles maintenant le fruit de tes méditations : c'est très bien, puisque tu seras un agent de la prospérité future de notre pays. Ton sort est enviable et tu n'as pas le droit de te plaindre. C'est nous plutôt qui devrions nous plaindre de ce que tu n'aies pas un moment à nous consacrer. Un petit effort supplémentaire, que diable !...

COLARD-CLAUDY Gaston envoie un « amical bonjour aux anciens camarades de la P. P. Z de Stettin ».

Gabriel VIGNES nous adresse son « bon et très amical souvenir ».

Henri QUIVRANT nous envoie une « fraternelle poignée de mains à tous » et Gabriel DEBIN « ses très cordiales amitiés ».

Georges CHALMIN adresse ses « félicitations aux membres du bureau et aux animateurs de l'Amicale du II C pour le magnifique effort d'entraide et de dévouement qu'ils fournissent ».

Merci, mon vieux CHALMIN. Ce mot est grandement réconfortant.

Paul POTIER envoie son « bon souvenir aux copains du XIII/226 à Stettin, au lieutenant Goudet, à l'abbé Hubert ».

Désiré BERTRAND se « rappelle au bon et loyal souvenir des anciens de Gartz-sur-Oder et serait heureux de lire un article sur ce kommando ». Qu'attendez-vous, ceux de Gartz ?

De Mme Vve ROUSSEAU nous avons reçu une admirable lettre dans laquelle elle nous apprend la naissance de son fils. Elle nous dit entre autres choses :

« ...Cela est pour moi une grande consolation ; pensant à mes enfants, je sombre moins dans le désespoir et l'arrivée du bébé tant désiré me semble comme un envoi de l'au-delà ; mon pauvre mari doit être bien heureux puisque son vœu le plus cher est enfin réalisé ! Je ferai tout mon possible pour en faire un homme et un bon Français comme était son père. »

Votre courage vous honore, madame. Oui, faites de votre fils un homme et vous aurez bien rempli votre mission.

Gaston BELLARD nous envoie sa cotisation « avec l'espoir que l'Amicale deviendra de plus en plus forte ».

C'est aussi notre vœu le plus cher.

Jean LE GALL envoie ses « meilleurs souvenirs à toute l'Amicale ».

Henri DEVILLENEUVE « souhaite longue vie à l'Amicale et adresse ses félicitations à ses animateurs ».

Merci. Nous essaierons de les mériter.

Jean HUET affirme que notre « journal est toujours le bienvenu ».

Tant mieux ; nous en sommes très contents.

Joseph CRESTA est « un gars du Midi qui ne nous oublie pas », il envoie « bien des choses à l'Amicale ».

Paul BENIZET envoie « bien des choses à tous ces chers camarades du II C et en particulier à ceux de l'enfer de la Hütte Krafft ». Il ajoute : « Espérons que notre journal prendra beaucoup d'extension et que nous resterons tous unis et frères comme nous étions derrière les barbelés. » C'est le vœu le plus cher de la plupart de nos adhérents.

Jean CAPITAINE espère « que la solidarité K. G. n'est pas un vain mot ».

Pour un certain nombre, c'est exact. Mais combien d'autres, malheureusement, ont oublié...

Maurice SUREAU qui nous adresse par ailleurs ses « meilleurs vœux de prospérité » nous dit : « Je vous envoie 1.000 francs ; le surplus sera pour soulager quelques familles qui seront dans le besoin. »

Merci, SUREAU. Sois assuré que ton vœu sera exaucé. Nous avons beaucoup de camarades gênés et nous faisons toujours tout notre possible pour aider le plus grand nombre.

Edouard MARIGNOL nous demande l'adresse de Léon Chénier. Nous savons que Chénier, ancien adhérent à l'Amicale, est reparti pour la Martinique, son pays d'origine. Nous n'avons plus rien su de lui. Peut-être que quelqu'un pourrait nous donner des renseignements à son sujet.

De la lettre d'un père éprouvé qui attend le rapatriement du corps de son fils, nous extrayons l'émouvant remerciement qui suit :

« Quant à vous autres P. G. et à vos organisations, qui vous dévouez pour adoucir les peines, porter un peu de réconfort et aider à soulager les misères et les douleurs qui ont surgi de ces ignobles tueries, je vous adresse, avec mes remerciements, mes respectueuses et sincères salutations. »

Merci, monsieur ; ces lignes nous vont droit au cœur ; ce sont des encouragements de cette sorte qui rendent capables de persévérer dans une tâche, de surmonter toutes les difficultés et qui font oublier dans une grande mesure les ingratitude et les incompréhensions.

LE SECRETAIRE.

LES NOMADES

« Souvenirs de captivité et évasions »

par Georges PILLA (Suite)



A la gare, nous embarquons dans des wagons à bestiaux à raison de 60 hommes par voiture ; nous y sommes tellement serrés que nous pouvons nous croire dans le métro à une heure d'affluence. Je réussis à m'installer dans un coin au-dessous d'une lucarne ; les autres se trouvent à mes côtés. Les portes à peine fermées,

le convoi démarre. Chacun s'organise comme il peut ; la place fait vraiment défaut. Recroquevillés tant bien que mal (plutôt mal que bien) nous arrivons quand même à nous asseoir. Ceux qui veulent prendre leurs aises sont invités sans aménité à se soumettre à la règle commune.

Que faire en un wagon à moins que l'on ne mange... quand on a des vivres ? Nous commençons donc à entamer nos quarts de boule. Ne sachant pas combien durera le voyage, nous prenons malgré tout la sage précaution de nous rationner.

Comme je suis près de la fenêtre, j'annonce les gares où nous passons : Sarralbe, Sarre-Union,

Nous nous dirigeons donc vers le nord, c'est-à-dire vers l'Allemagne. Je le fais remarquer, mais quelques optimistes déclarent péremptoirement que les voies sont coupées au sud ; ce n'est qu'un petit détour que l'on nous fait faire. Il nous faudra entrer en Allemagne pour que s'envolent toutes leurs illusions. Sarreguemines ! A ce moment la nuit est presque tombée et le train marque un temps d'arrêt : c'est dommage car j'aurais bien voulu voir comment était faite la Ligne Siegfried.

Dans le wagon, tout le monde s'endort ou plus exactement essaie de s'endormir car les couchettes sont loin d'être confortables ; des pieds vous rentrent dans les côtes ou vous caressent la tête ; les miens, par exemple, reposent sur un ventre. La nuit se passe entrecoupée d'arrêts brusques qui nous font maudire le mécanicien. « Ce salaud ne sait même pas conduire ; il se « fout » de sa cargaison ; c'est certainement un Boche ! »

Le petit jour nous retrouve à Kaiserslautern. Alors prennent fin les illusions des plus optimistes. A moins, disent-ils, que nous soyons démobilisés en Allemagne et rapatriés ensuite. Ils jugent que les Allemands n'ont pas besoin de nous et puis... la guerre est finie, n'est-ce pas !

Chacun voit malgré tout des jours sombres

devant lui et rumine des pensées maussades. Peu à peu les conversations s'éteignent et un silence presque complet s'établit dans le wagon. Quatre hommes seulement lui donnent un peu de vie en jouant à la belote sur leurs genoux ; sans doute veulent-ils se changer les idées. Durant un arrêt, nous pouvons entendre chanter les prisonniers d'un autre wagon ; il est certain qu'ils cherchent ainsi à cacher leur dépit d'être en Allemagne.

Pour ma part, je regarde le paysage : j'ai arrangé mon manteau en forme de hamac et je suis là devant la fenêtre comme un pacha. Cependant, grandeur et décadence... le pacha va devoir se transformer en vidangeur ; la dysenterie fait des ravages ; les malades font leurs besoins dans une gamelle et je suis chargé d'en jeter le contenu par la fenêtre, ce qui n'a rien de plaisant car le vent me ramène souvent des éclaboussures. Quelques prisonniers cependant se sont mis au travail et entreprennent de percer un trou au milieu du wagon : cela nous servira de W.-C. Il n'est pas très commode d'en user, mais avec un camarade qui sert de soutien, on réussit à « viser » assez juste.

Nous passons à Worms vers midi et le train marque un arrêt. Par ma petite fenêtre, je fais signe à une des sentinelles et lui demande s'il veut bien nous donner un peu d'air. Il accepte sans trop se faire prier et entrebâille la porte à glissière. Ouf ! on respire.

Perrin qui connaît l'Allemagne et quelques mots de sa langue demande à la sentinelle où l'on nous conduit. Le Boche répond : « Stettin ». L'avenir devient de moins en moins réjouissant.

Puis, voici Fulda. Dans la soirée, le convoi s'arrête en pleine campagne ; on nous fait descendre pour nous permettre de satisfaire nos besoins. Mais il faut faire vite. Les sentinelles nous

LE COIN DE L'U. N. A. C.

HISTORIQUE DES SECRÉTARIATS DE CAMPS

Des Centres d'Entraide aux Amicales de Camps

(Suite.)

La période de janvier à juillet 1943, fut marquée par des pressions constantes et diverses, de la part du Commissariat général et de ses services, sur les différents organismes prisonniers. La création immédiate d'un mouvement à caractère politique, dénommé « Mouvement prisonnier » et pour lequel on recrutait plus qu'on ne recrutait, indisposa très violemment les antennes sociales du Commissariat antérieur, savoir les centres d'entraide de camps et les centres d'entraide locaux.

Malgré les proclamations les plus orthodoxes du commissaire Masson, venu trois fois dans les locaux des centres d'entraide de camps, protester de la liberté d'action, du libre choix de s'orienter vers une activité civique ou une activité sociale, malgré les comparaisons en faveur du dualisme heureux de ces deux activités, jamais les titulaires d'un secrétariat de camp n'accueillirent avec faveur le Commissaire général et, qui plus est, ils lui signifièrent, au mois de juillet 1943, qu'il ne fallait pas compter sur les secrétariats de camps pour s'en servir, soit comme d'un tremplin, soit comme d'un instrument de diffusion, soit même en tant que possibilité de noyautage des rapatriés pour un mouvement qui, chaque jour, s'inféodait de plus en plus à une politique de collaboration avec l'occupant.

Voyant l'insuccès de ses efforts, le commissaire Masson sembla renoncer à utiliser les secrétariats de camps, et tenta le racolage des rapatriés à l'occasion des trains de relève qui parvenaient mensuellement à Compiègne.

L'abus de confiance flagrant auquel se livraient ses représentants au centre d'accueil de Compiègne fut bien souvent l'occasion d'échanges de propos et de notes regrettant les pressions exercées sur les rapatriés dès leur retour.

Ce système des bulletins d'adhésion arrachés à des camarades, dont l'inexpérience et la candeur au sujet de ce qui se passait en France facilitait ce travail, nous mit souvent aux prises avec le représentant du Commissaire à Compiègne. Nous étions aidés dans nos protestations par le représentant du Service diplomatique des prisonniers de guerre, qui abondait dans notre sens et regrettait de semblables procédés.

De plus, la gestion intérieure du Commissariat général, qui avait été absolument irréprochable tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral

et administratif, du temps de son prédécesseur, ne tarda pas, au cours de la gestion Masson, d'être l'objet de commentaires qui se basaient sur les menus faits quotidiens dont pouvaient avoir des échos les organismes prisonniers adjacents.

L'ensemble de ces faits, joint à une faillite complète des résultats envisagés par les thuriféraires du mouvement, amena la présidence du Conseil, au mois de janvier 1944, à demander au commissaire Masson sa démission.

L'intérim fut assuré par le Secrétaire général du Commissariat Masson, jusqu'à la venue du commissaire Moreau.

Cette troisième expérience, à laquelle ne présidait pas un doctrinaire, mais plutôt un administrateur, sembla avoir pour but de reconstituer le Commissariat général sur un plan purement administratif, en dehors de toute autre préoccupation, avec l'aide à la fois des Secrétariats de camps et des Centres d'entraide locaux.

La refonte des services du Commissariat était en pleine gestation lorsque survint la Libération.

De ces trois périodes que traversa le Commissariat général, on peut tirer la conclusion suivante, conclusion qui est d'ailleurs absolument corroborée par les contacts que nous avons constamment avec les prisonniers, d'où qu'ils viennent, à quelque milieu qu'ils appartiennent.

Notez ces dates! Du 8 au 10 Mai

GRANDE
VENTE DE CHARITÉMAISON NATIONALE DES AMICALES
au profit
des Colonies de Vacances de l'U. N. A. C.En nous aidant,
vous aiderez nos Enfants

pressent. « Schnell! Schnell! » Trois minutes après, tout le monde est à nouveau dans les wagons et la porte est fermée, tout à fait cette fois. Je reprends mon poste d'observation dans mon hamac. Nous passons à Gotha; la nuit tombe. Tant que je peux voir, je reste à la fenêtre.

Le lendemain nous nous réveillons dans une grande ville où le train fait halte. C'est Berlin. Une rame électrique passe: Perrin nous explique que c'est le métro.

Après plusieurs heures d'attente, le convoi repart. Un train de marchandises nous croise; il descend vers le sud, chargé de troupes et de matériel. Sur les wagons, nous pouvons lire: « Nach London » (Quel désenchantement depuis!).

Nous commençons à souffrir de la soif. Il y a quand même deux jours et deux nuits que nous sommes enfermés et beaucoup d'entre nous sont partis sans eau. La campagne est uniformément plate et monotone, les bois de pins alternant avec les champs de seigle et de betteraves. On a l'impression de repasser toujours à la même place. Nous apercevons une localité, Neu-Strelitz. Enfin, nous nous arrêtons à Neubrandenburg en Poméranie. Nous voilà arrivés à destination. J'ai alors comme une impression de soulagement, ces quarante-huit heures passées à soixante hommes dans un même wagon ont été vraiment épuisantes.

Après avoir été comptés, les prisonniers (environ 2.000) s'ébranlent en direction du Stalag II A à cinq kilomètres après la traversée de la ville de Neubrandenburg. Tous les habitants sont là, sur les trottoirs, nous regardant avec ironie et même avec un semblant de dégoût; il est vrai que nous ne sommes guère brillants, sales, barbus, fatigués. Certains d'entre nous ont voyagé dans des wagons ayant contenu du charbon et du plâtre; les uns ressemblent à des ramoneurs, les autres à des meu-

niers; cela fait rire les civils allemands. Je suis vexé et, ne voulant pas me montrer vaincu, je me redresse, adressant à nos ennemis de larges sourires protecteurs. Beaucoup de mes camarades ont dû avoir la même pensée et il en résulte le même réflexe; tout le monde sourit et nous échangeons à haute voix des plaisanteries lorsque passe une jeune fille.

À la sortie de la ville est une grande côte d'au moins trois kilomètres. En haut se trouve le Stalag II A. Le voici devant nous, rébarbatif et hostile, avec ses barbelés et ses miradors. Situé sur un plateau dénudé, il reçoit le vent de tous côtés et c'est une impression de tristesse et de désolation qui s'en dégage.

Après une attente interminable, nous sommes parqués dans une sorte d'avant-cour. Avant de pouvoir loger dans les baraques, nous devons subir toute une série de formalités d'immatriculation; des milliers de prisonniers sont passés avant nous et des milliers d'autres viendront après nous. Nous restons toute la journée dans cette cour et, comme par hasard, on oublie de nous donner à manger. Le soir tombe; nous nous couchons à même le sol, enroulés dans nos capotes.

Le froid nous réveille au matin. Perrin nous explique qu'en Allemagne du Nord, il y a de grands écarts de température entre le jour et la nuit; nous nous en apercevons d'ailleurs.

À midi, des Arabes et des Annamites, sous la conduite d'un soldat « chleuh », viennent nous apporter la soupe dans une énorme tonne analogue à celles dont on se sert pour porter le purin dans les champs. Dada et moi réussissons à « resquiller » et à obtenir deux rations d'un quart environ chacune. Comme tout le monde n'a pas de gamelle, tous les récipients sont employés: boîtes de conserves, casques, voire... vases de nuit.

Le désintéressement total à l'égard de la politique semble être la règle des rapatriés; ils ont trop pensé et compris combien les décisions antérieures avaient pesé d'un poids certain sur leur captivité, pour avoir le désir de voir notre pays de nouveau en proie aux luttes intestines et, si l'œuvre du commissaire Pinot a été suivie avec intérêt par les rapatriés et par ceux des camps, nous pouvons dire que ceux-ci ont marqué non seulement un désintéressement profond, mais une opposition totale à l'œuvre de son successeur.

Du commissariat Moreau, on peut seulement dire qu'il n'a pas eu le temps de marquer de son empreinte la masse des rapatriés, son exercice n'ayant duré que cinq mois.

Rapports des Secrétariats de camps avec le Service diplomatique des prisonniers de guerre.

Le Service diplomatique des prisonniers de guerre fut créé à la suite de la décision prise par le Gouvernement de l'Etat français, en 1940, de substituer, en lieu et place d'une puissance neutre chargée de veiller sur les intérêts de nos ressortissants près la puissance détentrice, un service français, à caractère diplomatique, chargé de traiter toutes les questions concernant les prisonniers de guerre captifs en Allemagne.

Ce Service diplomatique des prisonniers de guerre se composait d'une ambassade fixée à Berlin, dont la principale tâche était de veiller aux intérêts des prisonniers de guerre, à l'application de la Convention de Genève, ou d'accords ultérieurs passés directement par son intermédiaire entre le Gouvernement français et le Gouvernement allemand, de servir de liaison entre les deux gouvernements.

On pourra discuter ultérieurement de l'opportunité de cette substitution ou de l'intérêt qu'il y aurait eu à laisser une puissance neutre, ainsi que le voulaient la Convention internationale de La Haye, et la Convention de Genève de 1929, mais il est bon de remarquer que, malgré les oppositions auxquelles a eu à faire face souvent le Service diplomatique des prisonniers de guerre, il a incontestablement obtenu des résultats sur certains plans que, peut-être, une puissance neutre n'eût pas obtenus.

(A suivre.)

RECHERCHES

Les anciens P. G. qui seraient susceptibles de donner des renseignements sur notre camarade SEVIN Roland-Georges-Rémy, du 401^e Régiment de D. C. A., 122^e Batterie, matricule 572. Blessé à Sézanne, hospitalisé le 13 juin 1940, à Nogent-sur-Seine, et fait vraisemblablement prisonnier, sont priés de se mettre en rapport avec M. SEVIN, bijoutier, à Vimoutiers (Orne), père du disparu.

Naturellement, nous ne perdons pas notre temps et essayons de nous documenter, auprès de camarades déjà installés, sur les us et coutumes de l'endroit. On nous affirme que les Allemands prennent les stylos, les montres, les rasoirs, les briquets et l'argent. Je brise donc mon rasoir et brûle tous mes papiers y compris mon livret militaire. Notre tour d'entrer n'étant pas encore arrivé, nous couchons, dehors, une fois de plus.

Le lendemain, la cérémonie d'immatriculation commence; cela débute par une fouille en règle; nous sommes déshabillés et palpés sur toutes les coutures. Néanmoins, je réussis à sauver mon stylo, mon couteau et cinquante francs, toute ma fortune. Une veine! Les Allemands me laissent un petit tout-en-un Larousse auquel je tiens beaucoup. Les montres sont jetées dans les W.-C., ce qui a dû faire la fortune des préposés à la corvée de vidange; on peut dire alors que la m... vaut son pesant d'or.

Nous subissons aussi un interrogatoire, un dossier étant constitué pour chaque prisonnier avec fiche anthropométrique et empreintes digitales.

Ensuite viennent la douche et la désinfection, ce qui n'est pas du luxe car nous sommes dans un état de saleté repoussant. Il nous faut attendre deux heures, complètement nus, que nos vêtements soient désinfectés. Ce qui nous ennuie cependant, c'est la fonte à ras des cheveux. Après l'opération, nous éclatons de rire en nous regardant les uns les autres. Dada a le crâne tout rose; on dirait un pigeon qui sort de l'œuf. Quant à Maurice Paret, sa magnifique chevelure frisée dissimulait une tête carrée de pur Tenton et cela le vexa. Je ne sais, pour ma part, à quoi je ressemble, mais une chose est certaine, c'est que nous avons tous l'air de parfaits abrutis.

(A suivre.)

Carnet du Mois

MARIAGES

Notre camarade Georges DUMAS, 13, rue Per-nety, Paris (14^e), nous annonce son mariage avec Mlle Jeannine MICHELOT.

Nous adressons aux nouveaux époux nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

Nous avons le plaisir de faire part du mariage de notre camarade Julien BARREAU, 17, rue Jean-Beausire, Paris (4^e) avec Mlle Louise PLAS-SIARD.

Toutes nos félicitations et nos vœux les plus sincères.

NAISSANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de :

Michelle, fille de René FAURE, 9, rue Saint-Pierre, Brioude (Haute-Loire) ;

Catherine, fille de Albert RICHARD, 5, rue Claude-Monet, Saint-Ouen (Seine) ;

Jean-Pierre, fils de Auguste LE BRUNO, 50, rue des Morillons, Paris (15^e) ;

Edmond, né quelques jours après le décès acci-dental de son papa Edmond ROUSSEAU ;

Gilbert-Philippe-Marie, fils de Armand DU-GAST, Saint-Plantaire (Indre) ;

Agnès, fille de Richard ROCHER, 16, rue Daguerré, Paris (14^e) ;

Marie-Josèphe, fille de Paul MASSON, 57, fau-bourg des Ancêtres, Belfort ;

Emile, fils de René BOUDET, avenue de Kolea, Castiglione (Algérie) ;

Michèle, fille de André DUBRAY, 21, cité du Champ-de-Mars, Bitche (Moselle).

Nos félicitations aux parents et nos vœux les plus sincères aux charmants bébés.

Nous sommes heureux d'annoncer la naissance d'une petite Maryse-Ghislaine au foyer de notre camarade DEFONTAINE Clément. DEFON-TAINE est maintenant père de 5 enfants.

Avec nos félicitations aux heureux parents, nos meilleurs vœux pour la petite Maryse.

DÉCÈS

Nous avons le triste devoir d'annoncer la mort accidentelle de notre camarade ROUSSEAU Edmond, à La Poy-de-Vinax, par Saleignes (Charente-Maritime).

Le destin est d'autant plus cruel que Mme Rou-sseau vient d'avoir un nouveau bébé qui, malheu-reusement, ne connaîtra pas son papa.

Nous adressons à la veuve et à la famille de notre camarade Rousseau, l'expression de nos plus sin-cères condoléances et de nos sentiments cordiaux et dévoués.

Pour la Tombola du 13 Mars

Nous sommes heureux de remercier les cama-rades suivants qui nous ont envoyé des lots pour la tombola du 13 mars :

DEVAUX Gaston : un bateau ;

MEILLEY Robert : un bon pour une paire de gants ;

COSTEDOAT Roger : une pipe allemande, trois flacons aux armes de Stettin et de Greifswald et dix-huit petits verres ;

FASQUEL Robert : un paquet de cigarettes.

DEMANDES

Notre camarade DÉGROLARD Jean, Bois-Anzeray, La Neuve-Lyre (Eure), désire louer une petite ferme de 10 hectares environ dans l'Eure ou un département limitrophe.

Quelqu'un connaîtrait-il un office possédant des listes de propriétés abandonnées que l'on louerait par priorité aux jeunes ménages ?

D'avance, merci.

DENIS Fernand, à Bellou-le-Trichard, par Saint-Germain-de-la-Coudre (Orne) serait heureux d'avoir l'adresse de LEPECHEUR, de l'ancien kommando Nordenham. L'épêcheur était vendeur au « Bon Marché ».

Merci à celui qui pourrait fournir ce renseigne-ment à notre camarade DENIS.

Jeu de Dames

Chronique n° 2.

Dans la précédente rubrique nous avons vu les règles élémentaires du Jeu de Dames.

Dans cette rubrique et les numéros suivants paraîtront les règles complètes telles qu'elles se jouent dans les sociétés, en tournoi, match, ou championnat.

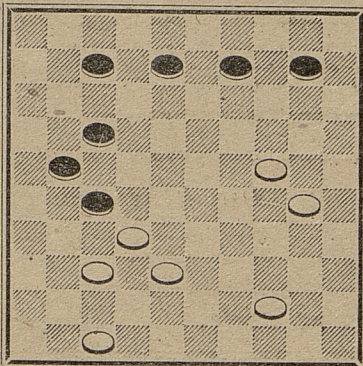
Pour l'intérêt et la beauté du jeu on doit toujours en observer les règles.

Règles du Jeu de Dames.

1^{re}. — Le damier doit être placé entre les deux joueurs, de telle façon que chacun d'eux ait à sa gauche et en-bas du damier, la case angulaire blanche.

2^e. — Les 40 pions, 20 noirs et 20 blancs sont placés sur les cases blanches en deux camps symétriques de telle manière, qu'il reste deux rangées de cases vides (21 à 30) entre les deux camps. (A suivre.)

Problème n° 2, par M. Maurice Nicolas, ex-prisonnier, champion de Paris 1948, 2^e catégorie.



Les blancs jouent et gagnent.

Solution du problème n° 1 par M. Pierre Pérot.

1. 49.43 (31×42). 2. 43.38 (42×33). 3. 11.7 (1×12). 4. 34.30 (24×44). 5. 50×10 (4×15). 6. 41.37 (15.20). 7. 45.40 (20.24). 8. 40.34 gagne.

Nouvelles.

Dans le Championnat de Paris 1948, M. Pierre Pérot, 1^{re} catégorie, et M. Maurice Nicolas, 2^e catégorie, tous deux ex-prisonniers, ont gagné le cham-pionnat dans leur catégorie respective.

Dans le prochain numéro nous donnerons tous les résultats détaillés ainsi que ceux de la 3^e catégorie.

COMMENT JOUER AUX DAMES

Étude d'une partie. Championnat de France 1946 à Lyon.

Blancs : M. Pierre Pérot.

Noirs : M. Marcel Bonnard.

1. 32.28 (19.23). 2. 28×19 (14×23). 3. 37.32 (10.14) 4. 41.37 (14.19). 5. 46.41 (5.10). 6. 34.29 (23×34). 7. 39×30 (20.25). 8. 44.39 (25×34). 9. 39×30 (10.14). 10. 50.44 (18.23). 11. 44.39 (12.18). 12. 32.27 (7.12). 13. 31.26 (14.20). 14. 37.32 (20.24). 15. 36.31 (9.14). 16. 41.36 (4.9). 17. 42.37 (1.7). 18. 47.42 (17.22). 19. 49.44 (11.17). 20. 27.21 (16×27). 21. 32×21 (7.11). 22. 21.16 (2.7). 23. 30.25. (Voir variantes A, B, C, D.)

A. Si 40.34 (14.20) 44.40 (1) (20.25) 34.29 (1) (23×34) 40×20 (25×14).

B. Si 39.34 coup de dame par (23.29) 34×23 (19×50) 30×10 (15×4).

C. Si 31.27 (22×31) 36×27 gain de 2 pions par (17.21) 26×17 (12×41).

D. Si 37.32 gain du pion par (22.28) 33×22 (17×37) 40.34 (sous variantes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.) (18.22) 44.40 (sous variantes 8, 9.) (12.18) 30.25 (7.12) 16×7 (12×1) 34.30 (1.7) 40.34 (7.11) et les blancs perdent par position.

Sous variantes.

1. 26.21 (37×17) perd 3 pions.

2. 31.27 (24.29) 42×31 (29.34) 40×29 (23×25).

3. 38.32 (37×28) gagne un deuxième pion.

4. 38.33 (37.41) 36×47 (23.28) 33×22 (18×36).

5. 39.33 (37.41) 36×47 (23.28) 33×22 (18×36).

6. 39.34 (18.22) 44.39 (12.18) 30.25 (7.12) 16×7 (12×1) 34.30 (1.7) 39.34 (24.29) 43.39 (7.12) 39.33 (14.20) 25×14 (9×20) 33×24 (20×29) et ensuite gain facile pour les noirs.

7. 30.25 (18.22) et quoi que jouent les blancs, les noirs gagnent 1 ou 2 pions, ou font le coup de dame.

8. 30.25 ou 38.33 ou 39.33 coup de dame pour les noirs.

9. 45.40 (12.18) 30.25 (14.20) 25×14 (9×20) 34.30 (20.25) 40.34 (7.12) 16×7 (12×1) 44.40 (15.20) et gagne facilement.

Donc le 23^e coup des blancs 30.25 est forcé.

23. (23.28). 24. 37.32 (28×37). 25. 38.28 (22×33).

26. 38×20 (15×24). 27. 42.38 (37.41). 28. 36×47.

Le 24^e temps des blancs 37.32 était également

1 Si 30.25 ? (24.29) 25×14 (29×49) coup de dame pour les noirs.

2 34.29, forcé, sur tout autre coup perte du pion pour les blancs. Donc 40.34 aurait été faible, et les noirs auraient eu un avantage certainement gagnant.

forcé, car sur tout autre coup, les blancs perdaient le pion, ou laissaient le coup de dame.

28. (18.23). 29. 39.33 (12.18). 30. 31.27 (23.29).

31. 38.32 (29×49). 32. 27.21 (49×27). 33. 21×1 (8.12).

34. 16×7 (18.22). 35. 7×18 (27×36). 36. 18×27 (36×50).

37. 1.7 (50×28). 38. 7×16 (24.29). 39. 40.34 (29×40).

40. 35×44 (28.50). 41. 26.21 (6.11).

42. 16×7 (19.24). 43. 7.1 (50.11). 44. 48.42 (14.19).

45. 42.37 (11.6). 46. 1.40 (9.14). 47. 40×49 (13.18).

48. 37.32 (18×23). 49. 32.27 (23.29). 50. 45.40 !! coup fort d'après M. Bonnard.

50. (29.33). 51. 47.42 (6.11). 52. 21.16 (11.6). 53. 49.43 (6×17).

54. 43.49 (17×6). 55. 49.43 (6×17). 56. 43.49 (17×6).

57. 49.43 (6.28). 58. 43.48 (28.23). 59. 40.35 (23×45).

60. 42.38 (33×42). 61. 48×31 (45.50).

62. 31×48 (50.28). 63. 48.34 (28.44). 64. 34.30 (44.28).

65. 30.34 (28.50). 66. 34.30 (50.28). 67. 30.34 (28.50).

68. 34.30 (50.6). 69. 30.48 (19.23). 70. 48.37 (14.19).

71. 37.42 (23.28). 72. 42.15 (19.24). 73. 15×11 (6×36).

74. 16.11. Nulle.

Le signe × signifie qu'il y a prise.

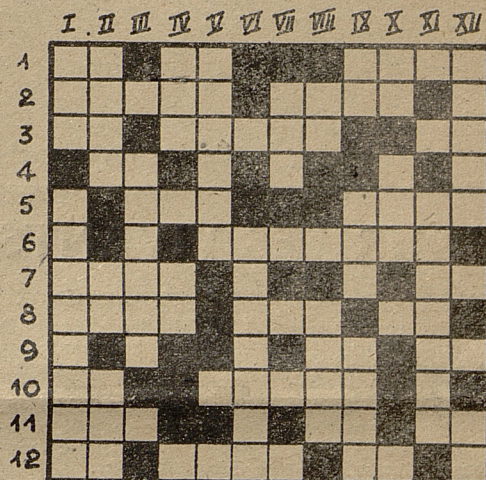
Les chiffres entre parenthèses sont les coups des noirs.

Le signe ? coup faible ou erreur. Le signe ! bien joué ou coup très fort.

Pierre PEROT.

Mots croisés

Problème N° 2.



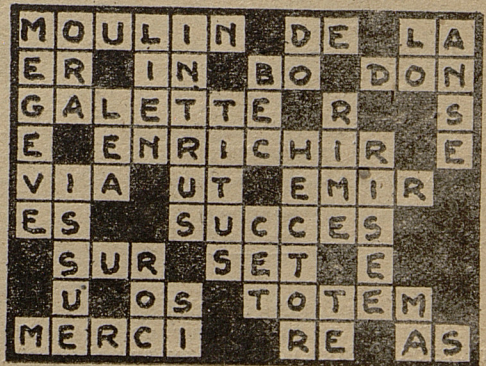
Horizontalement :

1. France, il « fout le camp ». Gardiens d'un régime maudit. Ce que les précédents ont tant fait couler. — 2. Son crâne nous éclaire. Tiers du nom du « père ». — 3. Terminaison de verbe. Gardien du trésor. Note. — 4. Conjonction. — 5. Oiseau. Combien il a fallu en déployer pour en sortir ! — 6. Homme de « lettres ». — 7. Certains prétendent ne l'avoir jamais eu. Sur certaines lettres. — 8. Il nous a bercés et soutenus. Colère. Note. — 9. Prêt à passer à la désinfection. Possessif. — 10. Terminaison de verbe. Il assure nos vieux jours. — 11. Comme le roc. Note. Négation. — 12. Terminaison de participe. Première victime de la jalousie humaine. Note.

Verticalement :

I. Poème. Buts de l'Amicale. — II. Une vraie amitié l'est. Note. Celle qui longeait les barbelés était sans joie. — III. Notre Marlène Dietrich. — IV. Partie d'une partie. Démonstratif. — V. Lieu de réunion de « pauvres types ». — VI. Survie de la fraternité. — VII. Il a « croqué » beaucoup d'entre nous. — VIII. Seul. Ville sur la frontière helléno-turque. — IX. Note. Il n'a pas vaincu (n'est-ce pas; les Belges ?). Nous devrions l'être davantage. — X. Beaucoup s'en croient. Difficile à sauter là-bas. — XI. Une ville dont beaucoup ne gardent pas un bon souvenir. — XII. Ça se donnait facilement quand il fallait partir en kommando. Terminaison de verbe.

Solution du problème N° 1.



BULLETIN D'ADHÉSION

à l'intention des futurs adhérents

Adressez ce bulletin et votre cotisation
à l'AMICALE DU STALAG II C, 68, Chaussée d'Antin, Paris (9^e)

AMICALE DU STALAG II C.

68, Chaussée d'Antin, Paris (9^e)

BULLETIN D'ADHÉSION

Nom et prénoms :

Adresse :

Profession :

Matricule : Dernier Kdo :

Date de rapatriement :

Montant de la cotisation :

Date et signature :

Écrire en caractères d'imprimerie.

POUR LES VIVANTS

APPEL A CEUX DE STRALSUND...

Notre camarade BOUTARIC Pierre, évadé le 10 ou le 11 septembre 1943, du kommando de ville de Stralsund avec Xavier FRIGARA, serait désireux d'obtenir des témoignages d'anciens prisonniers de ce kommando au sujet de son évasion. Nous serions reconnaissants à ceux qui pourraient lui apporter leur aide et nous leur demandons instamment de se faire connaître.

...ET AUX AUTRES

Quelqu'un pourrait-il donner à Jacques CARPENTIER, 47, avenue Victor-Hugo, Antony (Seine) l'adresse de l'ancien homme de confiance du XV/251 ?

Merci à celui qui lui donnera satisfaction.

**

POUR LES MORTS

APPEL A CEUX DE STETTIN...

La Mission française de recherches des corps, vous demande de bien vouloir lui fournir des renseignements sur :

l'identité du Français inhumé par ses camarades dans le jardin du maraîcher au camp de Stavener Allee (Stettin-Scheune). Il s'agit d'un P. G. venant de l'Est et évacuant vers Berlin, tué à cet endroit en avril 1945 au cours d'un bombardement aérien. La bouteille confiée au jardinier allemand a été égarée par celui-ci. Nous serions reconnaissants à ceux qui pourraient donner les indications utiles.

...ET AUX AUTRES

La Mission française de recherches des corps en Allemagne, nous demande de lui faire connaître où se trouvait le siège du Kommando III/1264.

Si quelqu'un pouvait nous donner ce renseignement, nous lui en saurions gré. D'avance, merci.

AVIS

Envoyez vos cotisations pour 1948 à notre compte-chèque postal n° 5003-69 Paris

Nous vous ferons parvenir en retour un timbre de 1948 que vous collerez sur votre carte.

PETITES ANNONCES

De la part de **Bernard DUBOIS**
5, rue Corneille, Montluçon (Allier).

Achats : Je suis détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de chaussures en gros. Je cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Me faire des offres et envoyer échantillons, avec tarifs.

Ventes : Je suis à la disposition de tous les camarades détaillants en chaussures qui veulent entrer en relations d'affaires avec ma maison de gros.

Les camarades non détaillants qui désirent des chaussures pourront me consulter utilement pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**,

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès, Paris (19^e)
(Métro Porte de Pantin).

S'il vous faut un imperméable, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol, Paris (4^e),
se fera un plaisir de vous le fournir.

Représentant fonderie d'aluminium (moulages tous modèles au sable, petites coquilles) recherche clients.

S'adresser à **AERNOUDT Gaston**, 59, rue Orfila, Paris (20^e).

CAMARADES. — Pour toutes vos plantations : arbres fruitiers, chênes truffiers, vignes de cuve, raisin de table, boutures et racines, griffes d'asperges, adressez-vous à

ROL René, pépiniériste à **BORRÈZE** par **TERRASSON** (Dordogne), qui fait des prix exceptionnels à tous les anciens prisonniers.

CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE

(Loiret)

Camarades, qui désirez
du Champagne de 1^{re} qualité

Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée

CHOUILLY, par **ÉPERNAY** (Marne)

Livraison à domicile

HOTEL DE FRANCE
MONT-LOUIS (P.-O.) 1600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort

Téléphone : 20

J. DAMPFHOFFER,

Tailleur

71, rue Royale. **VERSAILLES** (S.&O.)

TIMBRES : Achat, Vente, Échange

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, **PARIS** (20^e)

GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8, **PARIS** (11^e)

BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

Janville

(Eure-et-Loir)

Camarades qui voyagez, n'allez pas
en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte **TOURS** (Indre-et-Loire)

Vous l'avez belle...

SI VOUS VISITEZ NANCY

Téléphonez à GOREL

VOUS AUREZ UN TAXI

Tél. 45-45 et 64-14

Pour avoir une belle récolte,
une belle coupe d'arbres fruitiers
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE, 22, r. de la Barrère

ILLE-sur-TÊT (Pyrénées-Orientales)

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant **ROGER GAUBERT**.

I. P. R. (R. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.